Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 17 (1950)

Heft: 65-66

Artikel: Formation des idées étudiée au moyen de l'étymologie : groupe sémantique de la "limite"

Autor: Juret, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399161

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PRINCIPES ET MÉTHODES ÉTYMOLOGIQUES

I

FORMATION DES IDÉES ÉTUDIÉE AU MOYEN DE L'ÉTYMOLOGIE

GROUPE SÉMANTIQUE DE LA « LIMITE »

Le langage est la pensée [1] en tant qu'elle s'exprime à elle-même ou à autrui. Un langage qui n'exprimerait aucune pensée ne serait pas un langage humain, mais un psittacisme ; une pensée qui ne s'exprimerait pas à elle-même ne serait pas une pensée, mais une ébauche impuissante à se renouveler et à se contrôler. Les éléments de la pensée et leurs dérivations se manifestent dans les mots du vocabulaire et leurs combinaisons dans la phrase. Il est donc naturel d'étudier dans les langues les diverses opérations de l'intelligence. En particulier le vocabulaire peut servir à étudier les idées et leur formation. Les faits du langage nous montrent, sous une forme objective et stable, les opérations de l'esprit, qui sont ainsi plus faciles à observer. On ne peut les observer directement chez les enfants ni dans les temps fabuleusement lointains où les langues ont été créées. Mais les langues telles que le latin, le grec, le sanskrit, dont un long développement historique nous est connu, portent les traces survivantes du travail de l'esprit se créant sa pensée et sa langue selon ses propres lois.

C'est l'étymologie qui nous permet, comme l'avait prévu Leibniz dans les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, de retrouver les survivances de ce travail, dont l'origine est si lointaine, mais qui se répète dans la pensée de chaque enfant, au fur et à mesure que son intelligence se développe. L'enfant doit en effet se créer ses idées et leurs combinaisons lui-même ; nous ne pouvons que l'aider. De même c'est l'enfant qui trouve seul les mouvements

1. L'esprit a encore d'autres moyens d'expressions ; le geste, la musique, les signes algébriques, le cri.

de ses muscles pour marcher, etc. ; personne ne peut lui expliquer ce que sont les muscles, ni qu'il en a, ni qu'il faut faire tel acte de volonté pour mettre tel muscle en acte.

I

Mais d'abord que faut-il entendre par l'étymologie ? Elle est chose famillère à tout le monde. Que nous parlions ou écoutions parler, nous faisons constamment de l'étymologie, et de la meilleure, le plus souvent sans y songer. Par exemple des mots tels que *mangeur*, *danseur*, *joueur*, *mariage*, *partage*, *passage* se lient spontanément, en notre pensée subconsciente, à *manger*, *danser*, *jouer*, *marier*, *partager*, *passer* et autres mots de ces groupes. Nous y distinguons, d'ordinaire sans y songer expressément, l'élément radical et le suffixe qui en ces mots marque l'agent ou l'action ; et, en réunissant ces deux éléments, nous comprenons ce que ces mots veulent dire et pourquoi ils ont ce sens. Si par hasard nous entendons pour la première fois un mot formé d'un thème connu par ailleurs et d'un suffixe connu, nous comprenons sans hésiter le sens de ce mot. Et si nous créons un mot nouveau de telle sorte que le sens en soit immédiatement accessible, nous le formons de même d'un thème connu, auquel nous ajoutons, s'il y a lieu, un suffixe connu.

L'étymologie est donc une application de la morphologie ou traité de la formation des mots ; elle consiste en effet à reconnaître dans un mot les éléments dont l'union donne le sens et le groupe sémantique auquel il appartient.

Chaque mot fait partie d'un groupe caractérisé par un thème et un sens. L'esprit circule sans peine dans toutes les formes de ce groupe, plus ou moins considérable. Exemple : *amāre*, *amō*, *amās*, ..., *amābam*, *amābō*, *amāvī*, *amātus*, *amātor*, *amāsius*, *amandus*, *amātūrus*, *amīcus*, *in* + *imīcus*. Le seul élément stable de ces formes variées est l'*m*, qui paraît en beaucoup d'autres thèmes de sens très différent, par exemple dans *amārus*, amer. Le sens « aimer » se maintient dans tout le groupe, et fait que la parenté entre *amāre* et *amīcus-inimīcus* est aussi étroite qu'entre *amās* et *amat* ; cependant ce sens peut s'exprimer par des formes tout autres, p. ex. par *dī* + *ligere*. Il résulte de là qu'un groupe de mots n'est pas défini par la forme seule ou par le sens seul, mais par l'union d'une

forme définie avec un sens défini. Quelles que soient les consonnes d'une racine, elles peuvent avoir et ont normalement des sens multiples.

Dans le groupe sémantique *amāre*, l'étymologie est sans difficulté, puisque tout y est clair, thèmes et suffixes. Mais dans toute langue il y a bien des mots qui sont isolés. Soit *pater* eu latin ; il ne s'y groupe qu'avec ses dérivés, ce qui ne nous permet pas d'analyser avec certitude. Pour trouver à quel groupe sémantique il appartient, il faut remonter à l'indo-européen en comparant le vocabulaire latin avec celui des langues congénères.

Le plus souvent on se contente de rapprocher de lat. *pater* les mots qui lui correspondent dans ces langues pour le sens et la forme : skr. *pitṛ-*, gr. πατήρ, all. *Vater*, etc. Et, satisfait d'avoir montré ainsi que ce mot existait à l'époque indo-européenne, on ne se pose plus aucune question à son égard. Mais la question étymologique se pose aussi bien à cette époque qu'à toute autre ; elle n'a sa solution que si l'on trouve le thème et le suffixe dont l'union en ce mot en explique la forme et le sens. C'est ce que nous donne le rapprochement avec skr. *pāti*, il protège, dirige ; ce mot atteste en indo-européen un thème **p-* ou **pə₂-*, « protéger, diriger », qui, avec le suffixe d'agent *-tr-*, donne le sens et la forme de *pater* « chef, protecteur » de la famille ou, appliqué à Zeus, des hommes et des dieux. Pour expliquer un mot isolé dans une langue, il faut donc sortir de la langue qui l'emploie pour découvrir en d'autres langues le groupe sémantique qui explique son existence et sa formation, et où il se range.

Un groupe sémantique est formé de mots qui offrent une assez grande variété de formes, mais aussi de sens. Pour reconnaître quelles idées sont groupées dans une langue avec une autre idée, il ne faut pas interroger notre imagination ou notre logique. Les groupements ainsi constitués seraient sans valeur objective ; ils varieraient avec chaque chercheur et ne pourraient s'imposer à tous. C'est ce qu'on voit bien en parcourant un dictionnaire étymologique qui, comme celui de Walde-Hofmann, nous donne en résumé les hypothèses émises relativement à l'étymologie de chaque mot. En général, ces hypothèses, même celles qui sont ingénieuses et vraisemblables en elles-mêmes, paraissent toutes arbitraires, parce qu'aucune n'est établie au moyen de groupements sémantiques objectifs.

Pour avoir une valeur, le rapprochement d'un mot avec d'autres doit reposer sur la constatation que la langue réunit certainement les idées qu'expriment ces mots. Or il ne suffit pas de constater une fois qu'un mot réunit ces idées dans ses diverses acceptions, car cette homonymie peut être due au hasard ou à l'histoire. Ainsi en français, *louche*, défaut des yeux, et *louche* à potage ; en latin *vitellus*, veau et jaune d'œuf ne prouvent rien, car aucun autre mot ne répète ces rapprochements. Ici d'ailleurs les deux sens de *vitellus* s'expliquent par les hasards de l'histoire de la prononciation : *vitellus* veau continue **vitel-* contenu dans *vitulus* veau ; et *vitellus* jaune d'œuf peut dériver de *vitr-* verre ; le verre, dans les premiers temps où on le fabriquait, avait une couleur jaunâtre.

Pour obtenir des groupements d'idées qui ne dépendent ni de notre arbitraire ni du hasard, il ne faut donc admettre que ceux qui sont répétés plusieurs fois en des thèmes indépendants [1]. Cette répétition en des circonstances qui diffèrent ne peut s'expliquer que par la parenté affirmée par l'esprit entre ces idées, et exclut le hasard. C'est seulement en procédant ainsi que l'étymologie repose sur un fondement objectif solide, que chacun peut contrôler ; elle reste une recherche difficile, mais elle cesse d'être un jeu, où l'ingéniosité se donne carrière, quelquefois avec succès, mais sans jamais pouvoir s'imposer.

Il faut aussi préciser les conditions du groupement et de la comparaison en ce qui concerne la forme. On peut comparer des mots ayant même sens et même forme, p. ex. *pater* et ses correspondants ; les nuances du sens en chaque langue donnent des indications précieuses. On compare ordinairement des mots ayant seulement la même racine, quels que soient les suffixes ; on constate ainsi des groupements plus ou moins riches, où les nuances de sens sont généralement plus instructives, p. ex. dans le groupe cité d'*amāre*. Mais quels sont les éléments phonétiques qui, dans une racine, comme d'ailleurs dans un suffixe ou une désinence, comptent pour le sens ? Comme en vieil-égyptien et en sémitique, seules les consonnes exprimaient en indo-européen le sens du mot en tant que tel ; les voyelles ne servaient qu'à noter des accidents morphologiques, tels que le mode des verbes, ou qu'à rendre les consonnes prononçables. Toutes les voyelles pouvaient s'échanger selon cer-

1. Il ne faut tenir compte que des sens attestés et exclure absolument tout sens construit en vue d'une étymologie.

taines règles, dont on ne connaît qu'une partie : *ă*, *ā*, *ĕ*, *ē*, *ĭ*, *ī*, *ŏ*, *ō*, *ŭ*, *ū*. Quant aux consonnes occlusives, les survivances démontrent qu'en indo-européen les variations de sonorisation et d'aspiration n'avaient aucune influence sur le sens du mot ou de la racine (ni du suffixe ou de la désinence ; voir *Introduction* de mon *Dictionnaire étymologique grec et latin*, et *Revue des Études latines*, 1942, p. 141 et s.). Ce qui naturellement ne prouve pas qu'en indo-européen la sonorisation et l'aspiration des occlusives n'aient joué aucun rôle. Il faut noter aussi qu'en indo-européen, comme en sanskrit, *r* et *l* s'équivalaient, comme le montrent des survivances telles que κρύπτω = καλύπτω ; ἄλγος, ἀργαλέος, all. *Aerger* chagrin ; σπαράσσω = σπαλύσσω ; lat. *līma* = ῥίνη ; lat. *scalpere* = σκαριφάομαι ; *gramiae* = γλημίον ; πρός, παρά, lat. *prope* : πέλας ; λακίζω : ῥακόω ; *crēscere* : *glīscere* ; κρίδανος = κλίδανος ; lat. *helvus* = *herba* ; lat. *molere* : *mortārium* ; *lēx* = *rēx* ; etc.

Quant à la constitution de la racine, les faits, qui seuls doivent nous guider, lors même qu'ils contredisent des doctrines courantes, nous montrent qu'une racine peut avoir diverses formes. Elle peut n'avoir qu'une consonne, p. ex. **s-* dans *s-um*, *es-se* ; *ās* unité ; ἀσ-τήρ, lat. *s-tēlla* ; lat. *serō* semer < **si* (red.) *-s-ō*, hitt. *has-* < **∂_2es-* engendrer ; skr. *sas-ti* il dort < **sa* (red.) *-s-*, *as-tam gam-* aller se coucher, hitt. *ses-k-* dormir ; lat. *ōs* ouverture, bouche ; etc. Une racine a ordinairement deux ou trois, rarement quatre consonnes. Une racine attestée avec une seule consonne peut paraître avec cette consonne suivie d'une autre consonne, sans que le sens en soit affecté ; ainsi **s-* unité attesté dans lat. *ās*, tokh. A *s-as* un, est suivi de *-n-* dans gr. εἷς, g. ἑνός < **sen-os*, hittite *sa(n)nas* un ; de *-m-* dans lat. *sem-el*, *sim-plex*, got. *sums* un quelconque, sans que le sens en soit affecté, du moins autant que nous puissions en juger. Une voyelle peut précéder chaque consonne, même la consonne initiale : *est* à côté de *sum*, *omittō* à côté de *mittō*, etc.

Ces faits qui trouveront peut-être un jour leur explication, parlent très clairement ; aucune doctrine ne peut nous dispenser de les suivre. Ils nous permettent d'ailleurs la comparaison en des conditions où sans cela elle serait interdite. Le succès de cette comparaison en confirme par surcroît la légitimité. Par exemple *arāre*, *arātor*, *arātrum*, *arvum*, *arvālis* forment un petit groupe sémantique, dont on peut rechercher s'il dérive d'un groupe plus général. Or on constate que « labourer » est groupé avec « couper, fendre » dans plusieurs séries de mots indépendantes :

a) racine **pl-/*pr-* : d'une part, skr. *phalati* il se fend, *phalas* lame coupante ; d'autre part *phālas* soc de charrue, gr. πόλος terre labourée, πολέω labourer, φάρος labour, charrue.

b) **plk-/*prk-* : d'une part, lat. *porca*, all. *Furche*, angl. *furrow* sillon ; all. *Pflug*, angl. *plough* charrue ; d'autre part, lat. *falx*, g. *falc-is* < **pho₂lk-* faux, faucille ; πέλεκυς hache ; skr. *paraçus* hache, *parçus* hache, faucille, serpe.

Même série avec des mots formés de la racine **sk-* couper : d'une part, lat. *secāre* couper, *secūris* hache, v. slave *sekyra* hache, vhall. *sahs* couteau, lat. *sīcīlis* faucille, *sīca* poignard ; d'autre part, fr. *soc* < bas lat. **soccus*, qu'on croit d'origine celtique ; v. fr. *seillon* sillon < **sec-l-* ; irland. *suc* soc.

Même série avec des mots formés de la racine **kr-/*kl-* « couper » : d'une part, skr. *jalati* il coupe < **gol-* ; lat. *culter* couteau, coutre de charrue ; κείρω < **κερ-γω couper ; all. *scheren* couper, tondre < **s-* (mobile) *kr-* ; d'autre part, skr. *halas* < **ghol-* charrue ; *hālikas* laboureur, *kaṭhas* < **karth-* hache, charrue.

De même **krs-* : *kṛṣati* il fait des raies, il fend, il laboure ; *kṛṣakas* laboureur, bœuf de labour, soc de charrue ; lat. *carrūca* < **kars-* charrue, mot attesté en ce sens seulement à l'époque mérovingienne.

Il est donc évident que les langues indo-européennes groupent « labourer » avec « couper, fendre ». En latin *ex+arāre* en a aussi la trace, car il signifie « faire des raies dans la cire pour écrire, en la découpant ou fendant avec le stylet », et « déchirer le corps en le blessant ». Il y aurait lieu, naturellement, de se demander encore avec quel concept plus général les langues indo-européennes groupent « couper, fendre ».

En suivant jusqu'au bout pour chaque notion dans ces langues les indications objectives que cette méthode a mises sous mes yeux, j'ai constaté que toutes les idées exprimées dans les vocabulaires latin, grec, sanskrit, si nombreuses et si variées qu'elles semblent défier l'analyse, se ramènent à un très petit nombre de catégories premières. Ces notions indéfinissables et irréductibles servent à former toutes les autres. Elles sont ce que Leibniz appelait les « concepts élémentaires » dont tous les autres sont formés, ce que Platon appelait les catégories qui n'en supposent plus d'autres. Autant que les témoignages des langues me l'ont affirmé, ces catégories sont : *a*) l'unité et les ensembles ; *b*) l'être et ses caractères :

action, énergie ou puissance, bonté, beauté ; *c*) la négation de la réalité et de ses caractères : néant, puissance de destruction, mal, laideur.

Ce qui montre le mieux que ces catégories servent à former les autres concepts, c'est qu'elles sont toutes exprimées par des mots ayant une racine d'une seule consonne, sans autre, et que les autres notions sont généralement exprimées par des formes plus compliquées, ayant plusieurs consonnes et des suffixes. Si, à l'inverse, ces catégories les plus générales étaient formées en partant de représentations peu générales, elles auraient naturellement des dénominations compliquées attestant les divers degrés de la marche de l'abstraction vers ces sommets. Exemples : idée générale **g-* « agir » : *agō*, *ēgī* ; dérivés *āc-tiō*, *āc-tus*, *āc-tor*, *āc-tūrus*, *ag-endus* ; racine **lg-* « règle, loi, autorité » : *lēx*, g. *lēgis*, *col + lēg-a*, *lēg-āre*, *lēg-ātus*, *lēg-ātor*, etc. En général toute précision de l'idée générale appelle un suffixe nouveau.

La catégorie de l'unité sert à former :

a) les idées de l'identité, de la parité ou égalité, de la similitude ;

b) l'idée de l'autre, par l'opposition d'une unité à une unité ;

c) l'idée d'un tout ou ensemble par la répétition d'unités de même espèce : tout qui se dénombre : $2 = 1 + 1$, $3 = 2 + 1$, etc. ; tout qui ne se dénombre pas : tas, monceau, etc. ;

d) l'idée d'unités fractionnaires par la réduction d'un tout en ses parties ;

e) les idées de limite et de mesure, que nous allons étudier avec quelque détail pour montrer l'application de la méthode dans un groupe sémantique d'une certaine ampleur.

II

La « limite » ou fin est ce en quoi il nous paraît qu'un être cesse d'exister et qu'un autre commence ; elle unit et sépare l'un et l'autre, sans être nécessairement autre chose qu'une partie de l'un et de l'autre ; elle nous paraît être ce en quoi l'un devient l'autre ; elle est mitoyenne, appartenant aussi bien à l'un qu'à l'autre, car il n'y a pas de fin ou de limite absolue dans le monde de notre expérience. Ce sens nous indique qu'il faut mettre dans le groupe sémantique « l'un, l'autre » les dénominations de la limite. Ce rap-

prochement nous est imposé par le fait que les dénominations de la limite ont ou la même forme ou la même racine que les dénominations de « l'un, l'autre ».

Skr. *pāram* limite est évidemment dérivé de skr. *paras*, *aparas* : autre. Même thème **pr-* dans lat. *peren+diē* : après-demain < l'autre jour; dans all. *fern* : au loin = en d'autres pays, all. *Firn+schnee* : neige de l'autre année; dans lat. *pār* : égal à un autre, *paria* (n. pl.) : l'un et l'autre; dans all. *aber+mals* : une autre fois; dans lat. *per* contenu dans *per+īre* : périr, c.-à-d. aller à sa fin; dans fr. *bord*, issu de germanique **burda*, cf. vhall. *borto* : bord; dans πέρας : limite, fin, achèvement, perfection; περαίνω : finir, achever; πρασία < *πρατ-ι- : plate-bande bordée; skr. *pālis* (*l* = *r*) : bord, marge, extrémité; gr. βάλβις point de départ, début ou fin. Ce thème **pr-* est le comparatif (suff. *-r-*) de **p-* attesté par hitt. *apas* celui-là, ἐπεί (< *ep-* suff. *-ei* de locatif : en ce cas que; που, ποτε : en un (lieu ou temps) quelconque.

Le thème *an-* a les deux sens : « l'un l'autre » et « limite » :

a) skr. *anyas* : un parmi plusieurs, *an-taras*, all. *ander* (comparatifs) : un autre; hitt. *enis* : lui, *annis* celui-là, slave *onŭ*, vhall. *ener* : celui-là (unité définie);

b) skr. *antas*, all. *Ende*, got. *andeis* : fin; skr. *antyas* situé à la limite, superlat. *antamas* : dernier parmi plusieurs; gr. ἄνδηρα : bord de rivière, rivage de la mer; lat. *antae* : piliers qui encadrent la porte; *ante* et ses correspondants; particules signifiant « jusqu'à telle limite » : skr. *antam*, osque *ant*, gr. dial. ἐντε, got. *und* (< **n̥t-*), contenu dans angl. *until* (sur *-til*, v. ci-dessous); ἀνύω, ἀνύτω achever, finir.

La racine **r/*l* (en indo-européen *r* = *l*) a les deux mêmes sens : l'un, l'autre, et limite, fin :

a) hitt. *aras*..., *aras* : l'un... l'autre; lat. *alius*, *alter*; skr. *araṇas* : autre, étranger; unité définie dans lat. *olle* : celui-là; tokh. B. *arts*, A. *ārts* : chacun; skr. *ardhas* : demi; gr. ἄρτιος : pareil;

b) lat. *ōra* : bord, limite, d'où fr. *orée*; lat. *ar*, prép. : vers telle limite; skr. *ārāt* (*-āt*, désinence d'ablatif) : à partir de telle limite : hitt. *āra*, 3e pers. sing. : c'est fini; lat. *lētum* : mort; *ab+olēre*; détruire; *dē+lēre* : détruire, faire prendre fin; skr. *layas* : mort, fin du monde; lat. *orcus* : mort, dieu de la mort; *languēre* : être épuisé, à bout de forces (i.-e. **lg* = *rk-*); *ārea* : surface limitée;

skr. *ālis* : ligne qui délimite ; ἀρι « très », dans ἀρί+γνωτος très connu (cf. *ad modum*) ; *rīpa* : rive ; fr. *ar+river*, sulzb. *rüvér* achever ; ces deux mots montrent comment l'idée générale, toujours présente dans l'idée d'espèce, se manifeste dans la dénomination de l'espèce (cf. *caput* tête, achever, etc.) ; *līmen* (< **lī-* = *rī-* de *rīpa*) : seuil, entrée, début ; *limbus* : bordure, lisière, frange ; *līmus* : jupe ayant en bas une bordure de pourpre ; *līmes*, g. *līmitis* (dérivé du thème *līm-*) : limite, bordure d'un champ, frontière ; *lītus*, g. *lītoris* : rivage de la mer, littoral ; *labium*, *labrum* (< **lərb-*, avec *-b-* [1], qui marque peut-être la cause, comme *-p-* dans des verbes en skr.) : lèvre, bordure, bord de vase, de fossé, etc. Cf. v. angl. *lippa*, vhall. *leffur* lèvre ; fr. *lippe* vient du germanique ; tokh. A. *lymeṃ*, duel : les deux lèvres.

La racine **s-* a aussi les deux sens :

a) lat. *ās* : unité ; tokh. A. *sas* : un ; gr. ὁ < **so*, skr. *sa* ou *sas* : lui, employé aussi comme article défini (unité déterminée), gr. ἕτερος < **s-* (suff. *-eter-*) : un des deux ; hittite *sa(n)na-* : un ; gr. εἷς, g. ἑνος < **sen-* : un ; got. *sums* : un quelconque ; lat. *semel* : une fois ; lat. *secus*, adv. : autrement ; ἕκαστος : chacun < **sek-* ; au thème **so* de ὁ, skr. *sa* se rattachent Ennius *sum, sam*, pl. *sōs*, *sās* (acc. masc. et fém. pl.) : lui, elle, eux, elles ; arch. *sa+psa* = *ipsa* ; lat. *sī* < *sei* < **s-* avec la désinence *-ei* de locatif : en ce cas (que) ;

b) skr. *āsād* (*-ād*, désinence d'abl.) : à partir de telle limite ; *acchā* < **esk'-*, ἕστε jusqu'à telle limite ; skr. *sīmā* limite, bord ; *syati* < *s-y-ati* : il achève ; *satis* achèvement ; lat. *satis*, *sat* : suffisant, qui atteint la limite, assez, très ; *sat+agere* : satisfaire, payer ; *satis +facere* : s'acquitter d'une obligation ou d'une dette, réparer ; *satietas* : satiété, dépassement de la limite, dégoût ; *satiāre* : rassasier, dégoûter, fatiguer.

La racine **p-* se présente avec les deux sens :

a) hitt. *apa-* : celui-là (unité déterminée) ; skr. *aparas*, forme comparative : un autre ; gr. που : en un (lieu) quelconque, ποτε : en un (temps) quelconque ; dor. πει, att. πῃ : de (façon) quelconque ; ποιος d'une qualité quelconque ; osque et ombrien *pis*, *pid* : un, une chose quelconque ;

b) *fatim*, class. *ad+fatim*, adv. : à satiété, jusqu'au dégoût, p. ex.

1. Comme dans all. *Lippe* lèvre, lat. *rīpa* rive.

Pl. *Poen.* 534 *edās dē aliēnō quantum velīs usque ad fatim* : à volonté jusqu'à la pleine limite, jusqu'à satiété, jusqu'à ce que tu en sois fatigué ; *fatiscī* se fatiguer, s'épuiser ; *fatīgāre* fatiguer ; *fessus* fatigué < **phet-tos* ; *patrāre* mener à sa fin.

Tous ces mots, *fatim*, etc., sont formés de **p-*, ou **ph-* et d'un autre élément radical *-t-* ; ailleurs *p-* est suivi de *-r-* : πέρας fin, περαίνω finir (v. ci-dessus) ou de *-in-* : *fīnīre* : finir ; *fīnis* : fin, terme, borne, but, achèvement, mort ; *fīnitimus* : limitrophe, voisin, analogue ; l'élément *-in-* est le même que dans gr. πῖνω boire, à côté de *bibere*, *pōtāre*, skr. *pibāmi*, éol. πώνω boire ; et que dans gr. ὀρῖνω à côté d'aor. ὦρτο, lat. *orīrī*.

Le même thème **phin-* paraît dans *fūnus* < *-oin-* : fin, funérailles, cadavre ; et peut-être dans *fungī* : mener à sa fin, accomplir, s'acquitter, payer, mourir ; *functiō* exercice d'une fonction, paiement (des impôts, d'une taxe), mort ; *dē+functiō* : même sens ; *dē+functus* mort, défunt.

Thème **tn-* « limite » : *tenus*, adv. : jusqu'à ; *hāc+tenus* : jusqu'ici ; *at-tinae* : pierres qui limitent un champ ; *dōnec* : jusqu'à ce que.

Thème **tr-/tl-*, dans les deux sens :

a) *terminus* : limite, borne, Dieu-borne ; τέρμα : terme ; skr. *dhārā* : bord, margelle ; vhall. *etar* : bord, bordure ; gr. τέλος : terme, fin, but ; τέλσον : borne, limite d'un champ ; τελέω : achever, mourir ; all. mod. *Ziel* < germ. **til-* : but, terme, fin ; angl. *until* < **und+til* : jusqu'à ; skr. *tárati*, part. parf. *tirṇas* : il fait aller jusqu'au but, jusqu'au bout ; *taṭas* < **tart-* : bord, rive ; lat. *trāns* : au delà de la limite, en la traversant ; *in+trāre* : pénétrer dans les limites ;

b) ombrien *etram* « alteram » ; lat. *cēterī* < **ke+eter-* ; gr. μηδ+ἕτερος, οὐδ+ἕτερος : aucun des deux.

Racine **k-* « limite » : ἀκτή : rive de fleuve, rivage ; ὄχθη m. s. ; χελύνη, χεῖλος < **χέλσ-* : lèvre ; ἄχρι jusqu'à ; skr. *khalas* : aire délimitée ; hitt. *ak-*, *ek-* : mourir ; v. irlandais *éc* mort ; κήρ, g. κηρός : mort, déesse de la mort ; skr. *kālas* (*l* = *r*) : mort. L'élément **k-* « limite », d'autre part, signifie l'unité, définie ou non, dans skr. *kas* de *kaçcit* : un quelconque ; dans tokh. B. *ketara* (suff. *-etar-* de compar.) : un autre ; dans ion. κου, κοτε en un lieu, temps quelconques ; dans hitt. *kas* : celui-ci ; dans lat. *cis* : de ce côté-ci, *ho+diē* : en ce jour ; dans gr. ἐκεῖ : là < **ek-* suff. *-ei-* de locatif.

La racine *m- est attestée au sens de « un » par μία : une, armén. *mi* : un, gr. ἀμός dans οὐδ + αμός : pas un ; ἀμοῦ : en un lieu quelconque = att. ἁμοῦ ; skr. *amas* : celui-ci (unité définie), tokh. B. *om* : cela, éol. μιν : lui. Elle est attestée au sens de « limite » à la forme comparative *mr- dans les mots suivants :

a) lat. *morī* : mourir, finir, se perdre ; skr. *amṛta*, gr. ἔμορτεν (Hésych.) : il mourut ; c'est le bout des forces qu'expriment μαραίνω : épuiser ; lat. *marcēre* : être épuisé ;

b) même thème *mrk- que celui de *marcēre* dans lat. *margō* : extrémité, margelle, limite, frontière ; dans got. *marka*, all. *Mark* : frontière ;

c) skr. *maryā*, *maryādā* : limite, borne, frontière ; zend *marəzu* : frontière ;

d) lat. *merus* : pur, simple, unique, sans mélange. Ce mot exclut l'idée d'autre. Il ne s'agit donc pas d'une limite commune à un autre ; mais une unité a sa limite en elle-même, quand elle exclut le mélange. Cette explication est d'ailleurs celle qui convient évidemment à skr. *ekamayas* « pur », dont le premier élément est le nombre *ekas* : un ; aussi à lat. *sim + plex* : simple, pur, où *sim-* signifie l'unité ; et à *sin + cerus* [1] : pur, qui a le même premier élément.

Elle convient aussi, évidemment à lat. *assus* : seul, pur, sans mélange ; *assae tībiae* « quibus canitur sine chorī vōce » (Servius) ; *assā vōce* « sōlā vice linguae » (Non.). Il est surprenant qu'on l'identifie à *assus* : desséché ; *assus* « seul, pur » ne peut s'expliquer, comme *sōlus*, que comme un dérivé de *ās*, g. *assis* unité (v. ci-dessus). Il est naturel de rattacher à la racine *s- « unité », le hittite *suppis* : pur, all. *sauber*, vhall. *súbar* : propre, nettoyé ; la labiale, 2e élément du mot, fait songer à celle de *labium*.

Skr. *pūtas* : pur, propre, adjectif verbal de *pavate* il purifie, nettoie ; *potr̥-* : prêtre purificateur ; lat. *putus* (Varr.) : pur, *putāre* : nettoyer, émonder (les arbres), établissent l'indo-européen *pu- : pur, contenu aussi dans *pūrus* : pur, *pūrgāre* : purifier, purger. On ne peut rapprocher *pu- que de lat. *ab*, gr. ἀπό, ἀπύ loin de, séparer de ; et de skr. *puṇyas* < *purn- pur, saint, beau.

Lat. *castus* : pur moralement (aussi rituellement) ; *in + cestus* :

1. + *cērus* peut appartenir à *kr- de *cernere* cribler ; vhall. *hrein*, all. *rein* pur.

impur, incestueux ; *castigāre* : ramener à la pureté, à la mesure. Racine *ex* hors de, < **ks*.

L'idée de liberté est la transposition de l'idée de pureté dans le domaine de l'action volontaire. Une volonté est libre, quand elle est pure, quand aucune influence étrangère ne détermine ses décisions. Nous constatons en effet que *līber ā* et *pūrus ā* sont équivalents. La liberté parfaite, supposant la pureté parfaite, est un idéal, comme celle-ci. Appliqué à l'espace, *līber* signifie « qui n'a pas d'autres limites que les siennes ».

Les dénominations d'un territoire ou d'un terrain, c.-à-d. de ce qui est intérieur à un ensemble de limites, nous renvoient naturellement à l'idée de limite.

Fīnēs : pays, contrée. Pluriel de *fīnis* (étymologie ci-dessus);

forum : place publique délimitée ; *forus* : surface délimitée compartimentée, plate-bande ; alvéole. Voir skr. *pāram* limite;

territōrium : territoire contient le thème **tr-* de *terminus* (v. ci-dessus) ;

pāgus : territoire d'un clan, d'une tribu ; est le substantif de *pangere, pepigī, pāctum* : délimiter physiquement ou moralement, terminer, conclure ; *prō+pāgāre* : étendre les limites ;

ārea : surface délimitée (v. ci-dessus) ;

castra : emplacement délimité par des retranchements pour une armée, camp ; *castra mētārī* délimiter un camp ; en osque *castrous*, en ombrien *castruo* signifient emplacement, lieu délimité. La racine est donc **ks-* « limite », qui a donné la particule *ex*, dont le sens très ancien est, nous le verrons, celui de limite ; l'*a* de *castra* est un degré vocalique ∂_2, variante du degré zéro ;

vīcus : village, hameau, rue et ses maisons en ville ; got. *weihs* village, v. slave *vĭsĭ* village ; lat. *vīcīnus* voisin ; *vicis* (gén.) tour de rôle, mesure de temps attribuée à quelqu'un ; *vix*, adv. : juste à telle limite de temps. Tous ces mots ont le thème **wik-* au sens de « limite » : skr. *viktas* séparé.

L'idée de limite joue un rôle très important dans la formation des temps des verbes en latin, en grec, en sanskrit, etc. Lorsque le verbe signifie un processus ou devenir, une forme temporelle y marque l'aboutissement ou achèvement de ce développement ; si le verbe désigne un état, la même forme temporelle marque l'aboutissement à cet état. Or, ces langues emploient souvent, pour

marquer cet aboutissement ou terme, des particules dites préverbes, en latin *ab*, *dē*, *ex*, *com*, *in*, *inter*, *per*, *sub*, etc., qui signifient alors « achèvement ».

A *facere* s'oppose *inter*+*ficere* mettre à mort ; à *sequī* « suivre » s'opposent *cōn*+*sequī*, *assequī* < *ad*+ « atteindre » ; *ex*+*sequiae* : obsèques ; à *īre* « aller » s'opposent *per*+*īre*, *inter*+*īre*, *ob*+*īre* : mourir, périr, c.-à-d. aller à sa fin ; *ad*+*īre* : aborder ;

à *cēdēre* « aller » s'opposent *dē*+*cēdere* « décéder, mourir », *suc*+*cēdit* « il réussit » ;

à *edere* « manger » s'oppose *ob*+*edere* « ronger complètement » ; *ob*+*ēsus* « décharné » ;

à *caedere* « frapper, couper » s'oppose *oc*+*cīdere* « tuer » ;

à *venīre* « venir » s'opposent *per*+*venīre* « arriver », *ē*+*venit* « tel fait arrive », *con*+*venīre* « aborder », *sub*+*venīre* « secourir », *in*+*venīre* « trouver » ;

à *vidēre* « voir » s'oppose *ē*+*vidēns* « qui est vu parfaitement » (ici le participe *-nt-* a le sens passif, comme normalement en hittite) ;

à *agere* « mettre en acte » s'oppose *ex*+*ēgī* « j'ai achevé » ; *ex*+*āctus* « parfait » ;

à *ferre* « porter » s'oppose *au*+*ferre*, parf. *abs*+*tulī*, *ab*+*lātum* « emporter » ;

à *senēre* « être vieux » s'oppose *cōn*+*senēre* « devenir vieux » ;

à *tacēre* « être silencieux » s'oppose *conticuērunt* « ils se turent », etc.

En all. *ent*+*gehen*, +*fliehen* « s'échapper » s'opposent de la même manière, héritée de l'indo-européen, à *gehen* « aller », *fliehen* « fuir », etc. Dans *ent-* il est facile de reconnaître *ant-* fin. Cf. encore *ver*+*gehen*, *unter*+*gehen*, etc.

Ces quelques exemples d'un procédé très fréquent montrent que ces particules, de forme si différente, ont toutes le même sens ; elles équivalent toutes à l'idée de limite ou fin. Ce procédé correspond exactement à celui du chinois, qui marque aussi l'achèvement de l'action verbale par un mot signifiant « achever, finir », placé devant le verbe ou mot qui en tient lieu.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette profusion de mots signifiant « limite, fin ». Il en est ainsi, dans l'ensemble des langues indo-européennes pour les dénominations de toutes les idées très générales. Dans le détail de chaque langue, ces mots finissent par se distinguer et s'opposer ; ainsi *ab* et *ex* qui signifient « limite » se

sont distingués des autres préverbes en s'unissant de préférence avec l'ablatif, cas du point de départ ; et, à l'époque historique du latin, *ab* indique un point de départ pris sur une limite dépourvue d'intérieur, tandis qu'*ex* indique l'intérieur comme point de départ.

La forme de ces particules qui signifient « limite » coïncide avec celle des dénominations de « l'un, l'autre ». Ainsi une gutturale caractérise *co*, *ex*, comme skr. *kas* dans *kaç+cit* « un quelconque », hitt. *kas* « celui-ci » (unité déterminée), gr. ἐκεῖ en cet endroit. *Per* a les mêmes consonnes que skr. *paras* « autre » ; dans ces deux mots *-r-* est un suffixe de comparatif marquant opposition ; *p-* est la consonne de *ab*, *ob*, hitt. *apas* celui-là. *In* et *inter*, gr. ἐν sont caractérisés par *n-*, comme skr. *an-yas*, *an-taras*, all. *an-der* « autre ». Une dentale caractérise *dē* et *ad*, comme τό, skr. *adas* cela, hitt. *edas* celui-là (unité déterminée) ; ombrien *et-ram* « alteram ».

La réalité, dans sa diversité infinie, donne lieu à l'esprit d'enrichir le concept « limite » de diverses particularités. Voyons à grands traits ce travail mental.

Certains mots expriment à la fois un grand nombre de variétés de l'idée de limite, même des variétés qui s'excluraient, si l'idée générale, qui en fait le lien, n'était pas présente. Ainsi skr. *paras* signifie autre, différent, étranger, ennemi ; précédent, vieux, passé ; qui suit, postérieur, futur ; dernier, extrême, qui dépasse, meilleur, pire, principal, suprême, Esprit suprême. De même, si en latin *caput* « tête » signifie aussi « limite extrême », cela indique que le sens spécial n'avait pas éliminé le sens général, qui paraît aussi dans fr. *achever*.

Considérant des choses situées dans un ensemble délimité, l'esprit forme les idées suivantes : dedans, intérieur, intime, profond, entrer, pénétrer.

Lat. *altus* se dit de la profondeur en haut, en bas ou dans toute autre dimension, de même d'un temps reculé, qui remonte loin dans le passé ou l'avenir ; *nāvis portū sē condidit altō* : au fond du port (Virg,) ; *altitūdō* : profondeur. Racine **l-* « limite ».

Tokh. A. *ep-* : entrer ; lat. *penus* : locus intimus in aede Vestae (Festus) ; *penitus*, adj. : qui est tout au fond ; adv. : tout au fond ; *penetrāre* ; *penetrāle* (n.) : partie la plus intime d'une maison ; βένθος et βάθος < **bṇth-* : profondeur ; *prō+fundus* : profond < **phənd-*.

D'autres dénominations latines de cette nuance sont des dérivations de *in* (v. plus haut) :

formes comparatives exprimant l'intérieur opposé à l'extérieur : *in-trō* : à ou vers l'intérieur, *in-trā* : en dedans, en deçà ; *interior* : intérieur, plus personnel ;

formes superlatives : *in-timus* : intime, tout à fait à l'intérieur, tout au fond ; d'où *intimāre* : faire pénétrer à l'intérieur surtout des esprits, intimer ; *īmus* < **in-sm-os* (suff. *-sm-* de superlatif, comme dans *potis-sim-um* <**-sem-*) : intime, qui est au fond, au bout, à la limite : Catulle (64, 93) dit *īmīs medullīs* à côté de *interiōrem medullam* (35, 15) ; Cicéron, *Com.* 20 : *ab īmīs unguibus* depuis le bout des ongles, comme Catulle *īmula ōricula* le petit bout de l'oreille ; *īmus mēnsis*, chez Ovide, *Fastes*, 2, 52, signifie le dernier mois de l'année, celui qui est au bout de la série annuelle ; *īmus* signifie aussi « tout en bas », lorsque le contexte s'y prête, surtout en opposition à *summus* ; ce qui est en bas est aussi à l'intérieur du tout ; *īmitus* (= *penitus*) du fond. L'idée de profondeur s'applique aussi bien en bas qu'en haut, en tous sens.

Le mouvement qui fait passer d'un domaine à un autre par la limite commune donne lieu à former les idées : à travers, traverser, être de travers, dépasser, au delà ; dans le domaine moral : dépasser en valeur, dépravé.

Les mots qui expriment ces concepts nous renvoient tous aux dénominations de la limite et de l'autre :

ultrā au delà, comparatif de *uls* < **ol-* de la racine **l-* d'*alius, alter* ; *ulterior, ultimus* ;

per à travers ; en composition avec des noms substantifs ou adjectifs, *per* signifie tantôt transgression : *per*+*fidus*, *per*+*fidia*, *per*+*jūrus* ; tantôt dépassement, très : *per*+*magnus* : très grand, *per*+*brevis* : très court ; il équivaut alors à un superlatif et le remplace, quand celui-ci est inusité : *per*+*arduus* (cf. gr. περι+καλλής très beau). A *per* « à travers » correspondent osque *pert* : à travers, lit. *pe̜r̃*, v. slave. *prě-* : à travers, hitt. *pariya-* : au delà, skr. *aparas* autre, au delà, skr. *piparti* : il traverse, πέρᾶν : de l'autre côté, au delà. L'adjectif lat. *perperus* « de travers », l'adv. *perperam* « de travers, mal », le subst. *perperitūdō* « perversité » contiennent le thème **pr-* redoublé ; le grec a πέρπερος dans le même sens. De ce thème dérivent lat. *prāvus* : perversité, dépravé ; *praeter* : au delà, comparatif de *prae* ;

trāns à travers, au delà, par-dessus est continué par fr. *très*. Lui correspondent ombr. *traf*, irlandais *trem*, skr. *tiras*+accusatif « à

travers, au delà » ; même sens διά, lesb. ζα < *dya*, où manque le suffixe de comparatif *-r-* ; skr. *ati* au delà, très ; skr. *tarati* il traverse (v. plus haut) ; got. *þairh*, angl. *through* : à travers.

Le fait qu'une limite séparant l'un et l'autre est cependant commune à l'un et à l'autre, donne à l'esprit occasion de former les idées : entre, intermédiaire, moyen, mitoyen, paroi. Les mots qui les désignent sont des dérivés des dénominations de la limite.

Lat. *inter* entre est le comparatif de *in* et de la racine **n-* fin.

Lat. *inter+pres*, g. *+pretis* intermédiaire placé entre deux personnes pour amener une entente, courtier pour achat ou vente, interprète, traducteur. Ce mot est composé d'*inter* et de *pret-*, dérivé de *per*, comme προτί, skr. *prati*, lette *pretĭ* : à l'égard, en face de, et aussi lat. *pretium* (v. ci-dessous) et *pariēs*.

Pariēs, g. *parietis*, désigne une paroi, un mur mitoyen, un mur intérieur de maison. L'idée de limite commune, qui sépare, est bien sensible dans Plaute, *Truc.*, 788 *Ego erō pariēs* : c'est moi qui vous serai une paroi (qui vous séparera) ; dans Hor., *Ep.*, 1, 18, 84 *Tua rēs agitur, pariēs cum proximus ardet* : il y va de ton intérêt, quand la paroi voisine brûle. Ainsi *pariēs* s'explique comme un dérivé de **pə₂r--*, qui a donné skr. *paras* : un autre (v. ci-dessus), lat. *pār*.

Le fait qu'un processus, mouvement, acte se dirige vers un point, donne lieu à la pensée de former les idées de but, fin, objet. Nous avons déjà rencontré τέλος, all. *Ziel*, lat. *fīnis* ; on peut ranger ici gr. ὄφρα « afin que » < thème **pr-* « fin, but ».

A cette idée de finalité appartiennent les mots qui signifient « adapté à une fin » :

Lat. *modus* « mesure, limite » est le 2e terme de *com+modus* : approprié à son but, avantageux, agréable ; *com+modē* : dans la mesure appropriée, convenablement, à propos. A gr. προτί « en vue de tel but », skr. *prati* « envers » ; lette *pretĭ* « envers, en face de » s'apparente lat. *op+portūnus* : approprié à son but, à une fin, utile, avantageux, commode, à propos ; *im+portūnus* : qui ne convient pas à tel but ; *-ē* : mal à propos. De même *portiō* n'exprime pas l'idée d'égalité comme *pars*, mais de portion appropriée à chacun, de proportion ; lat. *prō portiōne*, et *prō+portiō*.

Pour le cas où le processus reste en deçà de son but, l'esprit forme les idées : presque, près de, aux environs, avec, approcher, voisin. Ces idées conviennent aussi au cas où il n'y a pas de mou-

vement, mais où la situation est appréciée par référence à une limite, p. ex. il est presque couché, il habite avec ses enfants près de Rome. Les dénominations de ces idées sont régulièrement dérivées de celles de l'un, l'autre. En sanskrit *sāmayā* près de, *samīpas* proche montrent la parenté de « proximité » avec « unité, identité, ressemblance », cf. *samānas* : le même, égal, pareil.

Lat. *cis*, *citrā* en deçà, contiennent **k-*, racine de skr. *kas* « un » ; skr. *āke* auprès ; hittite *kas* celui-ci ; lat. *hic*.

Lat. *ad* « vers, auprès de, aux environs de » contient la même racine **t-* que got. *at* auprès de, angl. *to* vers, et que osque *etram* « alteram », lat. *cēterī* les autres, en grec la particule d'opposition δε « d'autre part » et en latin *at* « d'autre part » ;

prope près de, *propior*, *proximus* (compar. et superl.) ; *prope+diem* un jour prochain ; *propter* (forme comparative de **prop-*) « auprès de, le long de, à cause de ». Le thème **prp-* ou **prk-* dérive du thème **pr-* « limite ». L'adjectif *propinquus* signifie proche, apparenté. Cf. gr. πρός « auprès de », πέλας « près, auprès » (i.-e. *r* = *l*), πάρα « auprès de », qui est tout près de skr. *pāram* « limite », *paras* « un autre » ; cf. lat. *ferē*, *fermē* « presque » < **phr-*.

Vhall. *ana*, *an*, all. mod. : attenant à, auprès de ; ἄγχι, ἔγγυς : auprès < **nk-* ; vhall. *nah* : proche. Cf. skr. *antas*, *anu* auprès de.

Si une limite est considérée comme point de départ ou comme un point auquel on réfère ce qui est situé en d'autres domaines, l'esprit en forme les notions : loin de, éloigner, à partir de, source, origine, partir, sortir, étranger, hôte, hospitalité, hostilité, ennemi.

Racine **r-* « limite, autre ». Lat. *orior*, *ortus sum* : commencer en partant de telle limite ; *ortus* : commencement, lever des astres ; *orīgō* : origine, source ; skr. véd. *arta* : il s'est mis en mouvement ; gr. ὦρτο : même sens ; ὄρνῡμι mettre en train, en mouvement.

Procul : loin, au loin ; *proculus* : né pendant un voyage du père ou d'un père âgé. Ce mot peut être composé de *pro-* (cf. *pro+ficiscī*) et de **kl-* ou **kul-*, dérivé de la racine **k-* « limite, fin ».

Hittite *tuwa-* : loin, *tuwaza* : de loin ; *tuwala-* : éloigné ; *tuhs-* : séparer ; skr. *dūras*, adv. : loin ; compar. *davīyāṃs-*, superl. *daviṣṭhas* : plus, très éloigné ; arm. *durs* : dehors ; gr. θύρδα = ἔξω (Hésych.) : dehors ; gr. θύραθεν : depuis le dehors ; lat. *forīs* : dehors ; *forīs clārus* (Cic.) célèbre à l'étranger ; *forās* : vers le dehors ; bas lat. *forāneus* : étranger (d'où fr. *forain* > angl. *foreign* :

étranger) ; de même en grec οἱ θύραθεν, οἱ θυραῖοι : les étrangers. A cause du sens il n'est pas légitime de rapprocher les mots grecs et latins de θύρα, *forēs* porte ; si *mettre à la porte* signifie bien mettre dehors, si *stationner à la porte* signifie aussi être dehors, ces expressions indiquent nécessairement proximité, non l'idée d'étranger ; comme all. *fremd* « étranger », angl. *from* « à partir de », il est naturel de rapprocher *forīs* de *porrō* « au loin », etc. D'ailleurs *forīs*, s'il appartenait à un nom signifiant « porte », aurait pour premier sens au locatif « dans la porte, à l'endroit de la porte » ; or il n'y en a nulle trace. Quant à arm. *durs*, gr. θύρδα, etc., la forme permet d'y voir des correspondants de hitt. *tuwala-*, skr. *dūras*, dont le sens est très proche.

hostis : étranger (sens archaïque attesté par Varron et Cicéron), ennemi ; *hospes*, g. *hospitis* : étranger, inexpérimenté (Cic.), hôte, aussi bien celui qui reçoit que celui qui est reçu, car tous deux sont des étrangers l'un pour l'autre ; got. *gasts*, all. *Gast*, v. slave *gostĭ* hôte. Tous paraissent formés de la racine **ks-* de *ex* « hors de » ; ce que confirme ξένος étranger, hôte < **ks-en-*.

En français *partir* et *sortir* expriment des aspects de l'idée du point de départ, et cependant continuent lat. *partīre*, *sortīre*, qui, dans nos textes, se rapportent seulement à l'idée de « part » [1] ; *sortīre* en effet signifie soit tirer au sort la part de chacun, soit distribuer les parts ; *sors*, g. *sortis* : la part de chacun, surtout celle que le destin a assignée à chacun ; l'idée de tirage au sort n'est qu'accessoire. Or l'idée de « part » ne peut par elle-même conduire à celle de *partir*, *sortir*. Un lien commun est affirmé par fr. *départ*, qui signifie à la fois « éloignement, fait de partir, et fait de partager, de séparer, de trier » ; de même *départir* « distribuer les parts à chacun, d'où *département* « distribution, répartition, division administrative et ses limites », mais *se départir de* « s'éloigner de », *départie* « départ ». Quant à *sortir*, les faits sont analogues. Les composés latins de *sors* expriment tous l'idée de « part » : *cōn + sors* : qui participe à, copropriétaire, commun à plusieurs ; *cōn + sortiō* ou *cōn + sortium* participation, propriété commune ; *ex + sors* qui est hors du partage. Aucun de ces composés ne se refère à l'idée d'éloignement. En français *sortir*, outre le sens de « s'éloigner », a celui de « faire sortir, aboutir » : *cette sentence sortira son plein effet* ;

1. *partir* « partager » dans *avoir maille à partir*.

le composé *ressortir* « sortir encore une fois », mais surtout « s'opposer par une supériorité à d'autres choses » : *cette couleur ressort vivement* ; *ressort* « limites d'une compétence » d'où *ressortir* au sens « être de tel ressort » ; p. ex. *cela est en dehors de mon ressort*. Les mots qui précèdent affirment donc une parenté entre les idées « partager, s'éloigner, limite ».

La série chronologique nous inviterait à supposer que l'idée de partage aurait servi à former celle d'éloignement, puis de limite. Au contraire, nous constatons que « partir, sortir » s'expriment au moyen de particules signifiant « dehors, au loin », p. ex. all. *hinaus+gehen*, *fort+gehen* ; lat. *ex+īre*, *ab+īre*, *pro+ficiscī* ; gr. ἄπ+ειμι, ἐξ+έρχομαι, etc. Si le français, évitant la composition, a employé des verbes « partager » pour dire « s'en aller », c'est que ces idées sont contenues dans le genre supérieur de la limite et de l'autre ; partager c'est en effet former d'une unité totale de nouvelles unités partielles qui s'opposent entre elles. L'idée spéciale, ici comme en bien d'autres cas, a suggéré l'idée plus générale qui la contenait et qui lui était liée dans la subsconscience.

Les circonstances si variées de la situation dans l'espace, dans le temps et dans la valeur sont organisées par l'esprit par rapport à une limite qui sert de point de repère ; il distingue l'avant, l'arrière, au-dessus, au-dessous, à droite, à gauche, à côté.

Avant : *an-* ; skr. *ānanam* ; face ; *anīkam* : face antérieure. *Ante* : avant et en face ; *anteā* : auparavant ; *antīcus* : placé devant ; cf. vhall. *andi* : front, all. *Ant+litz* : face. Racine *n-* « limite ».

Ob : devant, au-devant, en vue de, à cause de. Les comparatifs d'*ob* : *a*) *prō* : devant (non : en face), *pro+avus* : bisaïeul, ancêtre, *pro+geniēs* : descendants ; *b*) *prī*, particule archaïque : auparavant ; *prī+diē* : la veille ; *prior* : qui est avant un autre ; *prīmus* : premier, qui est avant les autres ; *prīscus* : ancien ; *c*) *prae* : en avant, devant, en tête de, en face, à cause de. A *prae* correspond πάλαι autrefois. Le fr. *autrefois* montre, lui aussi, que l'idée « d'autre » peut prendre la valeur d'antériorité.

Antīquus : d'autrefois, ancien ; au comparatif et au superlatif, se rapporte à la valeur ; *nīl vītā antīquius exīstimāre* (Cic.), *longē antīquissimum ratus sacra pūblica facere* (Tite-Live). Dans les expressions telles qu'*antīquāre lēgem* (Cic.) rejeter une proposition de loi, le verbe a encore conservé le sens de « limite, éloignement, éliminer », qu'on trouve aussi dans all. *ent* ; *ent+führen* enlever ; *ent+gehen*

échapper. Le hittite *annaz* « antérieurement » peut expliquer lat. *anus* vieille femme.

Arrière : *ob* dans *oc+ciput* derrière de la tête ; *re-* en composition : en arrière, en retour, en répétant ; *re+cinere* : répéter, se rétracter ; comparatif *retrō*, *retrō+cēdere* : reculer ; *re+vertī* : retourner, revenir. Cf. gr. κατ+ὀπ-ιν : après ; ὄπιθεν : de derrière ; hitt. *aras* anus, vhall. *ars*, gr. ἀρχός le derrière.

Post : en arrière, derrière ; en parlant de la valeur : *post+habēre*, *post+pōnere* ; *postīcus* : situé à l'arrière ; *-um* : le derrière, l'anus ; *posterus* (compar.) : d'après, suivant, dans l'avenir ; *posterī* : les descendants, la postérité ; *posterior* comparatif à suff. double : de derrière, postérieur ; *postumus*, superl. : le dernier, qui vient après les autres ; *postrēmus*, superl. : même sens ; *pōdex* : le derrière, < **posd-*, cf. tchèque *pezd-*, lit. *bizdas* derrière ; le thème **posd-* a les mêmes consonnes que *postīcus* ; *pōne* < **posne* : derrière, après ; ἄψ : en arrière, ὀψέ tard. Ce thème **ps-* est parent de hitt. *appa* : derrière, après ; cf. skr. *paççā* (< **pos-k'-*) : par derrière, plus tard ; ombrien *pus* : après ; tokh. B. *postam* : après. Tout cet ensemble se réfère à la racine **p-* « limite, autre ».

Thème *pr-* « derrière », identique à **pr-* « limite, autre » : skr. *aparas* ou *paras* : autre qui vient après ou derrière ; got. *afar* : après ; angl *after* : après ; all. *After* : le derrière ; v. irl. *iar* (<**eperom*) : après ; gr. πάλιν : en arrière, de nouveau (i.-e. *r* = *l*) ; all. *Burzel* : le derrière ; skr. *pṛṣṭham* : le derrière, le revers, le dos ; all. *folgen* suivre ; v. angl. *brôc* : le derrière, culotte ; gr. πρωκτός : le derrière ; lat. *brācae* ou *brācēs* (déjà dans Lucilius ; paraît emprunté au gaulois) : braies ; πρύμνα : poupe ; skr. *pārṣṇis* : arrière-garde d'armée, talon ; πτέρνη la partie postérieure du pied (Aristote) ; lat. *perna* : cuisse, jambon (**p-/pt-*, comme dans got. *afar*, angl. *after*).

Thème **pu-* « arrière » : lat. *puppis* : arrière de vaisseau ; skr. *punar* : en arrière, de nouveau ; gr. πύματος : le dernier ; skr. *pūtau* (duel) : fesses ; gr. πύννος : le derrière ; πυγή : fesse.

Thème **pd-* « après » : πεδά gr dial. : après ; ἐπί+βδαι : jour après (la fête) ; lat. *pedi+sequus* : qui suit après ; *re+pedāre* : reculer (Lucilius, Pacuvius).

Racine **s-* « après » : skr. *āsas* : partie postérieure du corps ; *abhy+āsas* : répétition ; hitt. *astā* : après, plus tard ; skr. *sāyam* : soir ; lat. *sērum* : soir ; ἔσχατος : le dernier ; lat. *sequī* : suivre ; skr.

sacate : il suit ; irl. *sechur* : je suis ; gr. ὁπλότερος : dernier de deux ; ἕπομαι < **sep-* : je suis ; all. *spät* : tard. Cf. racine **s-* « limite » (ci-dessus).

Racine **kr* « après » : skr. *caramas* : le dernier, *-am* : après ; *carcā* : répétition ; lat. *cordus* : qui murit après les autres ; *clūnis* : fesse, croupion ; skr. *çroṇis* : m. s. ; γλουτός m. s.

Thème *kul-* : skr. *kūlam* : arrière-garde ; irl. *cul* : dos ; lat. *cūlus* ; fr. *re+cul*, *ac+culer* ; lat. *apo+cūlāre* (Pétr.) : reculer.

Thème **nw-* « après » : skr. *anu* : après, derrière, de nouveau ; *navas* : nouveau ; tokh. B. *nuṃ* : de nouveau ; hitt. *newas* : nouveau ; νέος, lat. *novus*, v. slave *novŭ* : nouveau ; *noverca* : femme de veuf, c.-à-d. venue après une première ; νεαρός : nouveau, jeune ; lat. *ānus*. Racine **n-* attestée aussi au sens « de nouveau » en quelques composés : ἀνα+γεύω : goûter de nouveau ; ἀνα+βιόω : revivre, etc.

Thème **nt-* « après » : gr. νῶτον : dos ; lat. *natēs* (pl.) : fesses ; ce thème est le même que celui d'*ante* ; le lien qui les unit est l'idée générale de « fin, limite », qui s'applique aussi bien à ce qui est après qu'à ce qui est avant.

Pour s'orienter, on se mettait face au soleil levant ; c'est pourquoi plusieurs mots signifient à la fois devant et est ou midi ; derrière et ouest ou nord : skr. *pūrvas* : situé en avant, oriental ; lat. *aprīcus* : exposé au soleil, opposé à *postīcus* : situé en arrière, vers l'occident ; *antīca* : « ea caelī pars quae sōle illūstrātur ad merīdiem, *antīca* nōminatur ; quae ad septentriōnem, *postīca* ; rursumque dīvidentur in duās partēs, orientem et occidentem (Festus) ; *postīca* līnea in agrīs dīvidendīs ab oriente ad occāsum spectat (P. Fest.) ; skr. *avaras* : postérieur, septentrional ; *pratyak* : en arrière, à l'occident, *apāñc-* : qui est par derrière, occidental ; *aparas* : même sens ; *paçcā* : par derrière, à l'ouest ; *astam* : occident, parent de hittite *asta* : après.

Au-dessus ; au-dessous ; haut, bas. — Quelquefois les mêmes formes expriment ces deux nuances opposées ; et c'est encore l'idée de « limite » qui, leur étant commune, explique ce fait.

En latin *sub* ou *subs* « en haut » : *sub+lātus*, participe de *tollere* : élevé ; *surgere*, pf. *sur+rēxī* <**sus* < *subs+* ; *susque dēque* : en haut et en bas ; *summus* <**sub- mus* : très haut ; *sub+līmis* : qui est en haut (peut-être composé de **līm-* « limite ») ; forme de comparatif *super* : au-dessus, au delà ; *suprā*, *superior*, *suprēmus*. Dans le sens

inverse : *sub*, ὑπό : sous ; à côté d'ὕπατος : très haut ; skr. *upa* sous, *uparas* : placé en dessous ; à côté de *upari* : au-dessus, au delà ; *upamas* : très haut, etc.

De même *caput* désigne le sommet, la tête, le chef, le capital, mais aussi le principe, le point de départ, la source ou, à l'inverse, l'embouchure d'un fleuve. L'idée commune à toutes ces nuances est évidemment la limite, qui est aussi bien au début qu'à la fin, en haut qu'en bas ; cette idée est d'ailleurs la seule qui soit contenue dans fr. *achever*, dérivé de *capus*, doublet de *caput*, patois fr. (Saône-et-Loire) *chavon* fin ; espagnol, portugais *cabo* : fin, extrémité. Le thème **kp-* « extrémité » est aussi contenu dans gr. κεφαλή : tête, point culminant, extrémité, source ; v. angl. *hafud* : tête, dont la forme est identique à celle de *caput* ; all. *Kopf* : tête, *Kuppe* : cime < **gub-* ; got. *gibla*, all. *Gipfel* sommet < **ghebh-*.

Une application très importante de l'idée de limite est la comparaison d'une chose à une autre de la même espèce. Cette comparaison donne lieu aux idées de grandeur et de mesure, d'égalité ou inégalité, d'équivalence.

Mesurer c'est reconnaître le rapport entre les limites d'une grandeur connue prise comme unité et celles d'une autre grandeur.

En latin *mētīrī*, *mēnsus sum* et *mētārī* signifient tous deux mesurer. Or le substantif *mēta* désigne un but, un bout, une fin, une extrémité ; *im + mensus* signifie « sans limite » et « sans mesure ». A ce thème **mt-* se rattache *modus* : mesure dans le temps ou l'espace ou dans la valeur, limite ; *modicus* : mesuré, limité. Ce thème **mt-* a donné aussi v. angl. *mæþ*, vhall. *māz* : mesure ; got. *mitan*, all. *messen* : mesurer ; gr. μέτρον, skr. *mātram* : mesure ; sous sa forme la plus simple, la racine **m* paraît dans skr. *māti* ou *mimāti* : il mesure ; tokh. A *me-* : mesurer ; lat. *ex + imius* < *+ em-* : excellent, qui va jusqu'au bout de sa mesure ; *ex + emplum* : cas typique qui remplit la mesure, modèle, patron, copie.

Appliquée au mouvement, aux sons, à la vie morale, l'idée de mesure sert à former les idées suivantes : lat. *modus* : mesure musicale, limitation régulière de la durée, rythme, modération, juste mesure ; *modulārī* : rythmer, moduler en chantant, *moderārī* : tenir dans la bonne mesure, dans la direction au but ; *modestia* : fait de garder la mesure, discrétion, sentiment de l'opportunité.

A la racine **m-* « mesurer, attestée par skr. *mimāti* : il mesure, se rattache lat. *mōs*, g. *mōris* : manière d'agir définie soit par l'usage

du milieu social, soit par le caractère individuel ; *mōre modōque alicujus* : selon la manière propre de quelqu'un ; *bene mōrātus* : ayant un bon caractère.

Appliquée à la valeur économique ou morale ou autre, l'idée de mesure sert, à son tour, à former les concepts : équivalence ou prix, unité de valeur qui permet de comparer des valeurs de même espèce et de les échanger ou troquer ; acheter, racheter, rançon [1], vendre, compenser, payer ou apurer un compte, marchandise, mercenaire ; et, s'il s'agit de valeurs morales : récompenser, rendre la pareille, punir, venger, expier, mériter.

Au thème **pret-*, déjà reconnu dans *inter + pres*, *portiō*, *prō + portiō*, *op + portūnus* appartient encore lat. *pretium* : chose qui a une valeur égale à une autre, prix, rançon, récompense, salaire.

Thème **mr-* « limite » : *merērī* : exiger ou se faire donner comme prix, comme juste mesure ou compensation, mériter ; *quid mereāris ut* (Cic.) : quel prix exigerais-tu pour que... ? *meritōrium* : appartement qu'on loue (particulièrement pour la débauche) ; *meritōrius* : débauché ; *meretrīx* : femme qui trafique de son corps ; *merērī* seul ou avec *stīpendia* faire son service militaire moyennant solde. *Mercēs*, *-ēdis* : prix (ou juste mesure) à payer comme ayant une valeur équivalente à un objet cédé, à une marchandise, à un travail, à un service rendu, loyer, fermage ; *mercē(n)nārius* : mercenaire ; *merx*, g. *mercis* : ce qu'on échange contre une valeur égale, marchandise ; *mercārī* : acheter, faire le commerce ; *mercātus* : commerce, marché, foire ; *mercimōnium* : denrée.

La comparaison de l'un avec l'autre suggère l'idée d'égalité-inégalité. En latin *aequus* : égal, *aequāre* : égaliser ; *aequitās* : égalité, proportion ; *pār*, g. *paris* : égal ; montrent immédiatement le lien entre l'unité et l'égalité. Pour *pār*, nous renvoyons à l'étymologie donnée ci-dessus ; quant à *aequus* il a pour thème **aik-*, qu'on trouve dans skr. *ekas* « un ». Au sens moral l'égalité est l'équité, la justice, exprimées par *aequitās*, *aequus*.

L'idée d'équité, d'équivalence s'applique aussi aux cas suivants :

piāre : payer : payer le prix d'un acte, surtout d'un acte mauvais (qui crée une dette envers autrui), expier par des sacrifices qui compensent la dette d'une mauvaise action, punir, venger, rendre

1. *Emere*, *red + imere*, pf. *ēmī*, apparenté à **mr-* de *merērī*, *merx* ; skr. *māmāti*, *mayate* il échange.

propice un être envers qui on a des devoirs ou à qui on doit une compensation ; *piāculum* : moyen d'expier, sacrifice expiatoire, faute qu'on expie ; *pius* : qui reconnaît et remplit avec soin et affection ses devoirs envers les dieux, les parents, la patrie ; qui sert à l'expiation [1] ; *im+pius* : qui manque à ses devoirs de piété, impie. *Poena*, déjà dans les XII Tables, usuel partout : expiation d'un meurtre, amende, rançon, punition, vengeance, déesse Expiation ou Vengeance, peine, souffrance. Son correspondant exact, peut-être le mot dont il est emprunté, est gr. ποινή : rançon, expiation, châtiment ; cf. ἄποινα (n. pl.) : rançon d'un captif, compensation pour un meurtre. Le même thème est contenu dans v. lat. *poenīre* > *pūnīre* : punir, faire expier, venger ; et dans lat. *paenitet mē* : le sentiment d'une dette d'expiation m'affecte, je sens que je dois expier, je me repens de telle faute ; *paenitentia* : repentir. Le thème **poin-*, **pə₂in-* est apparenté à **pi-* de *piāre*.

Paene « presque, peu s'en faut » a aussi le thème **pə₂in-* ; le sens est celui d'une équivalence approximative.

Le thème **pāg-* « limite » a déjà été rencontré dans *pāgus*, *prō+pāgāre*, *pangere* « délimiter, conclure ». Il est employé au sens moral d'accord entre deux parties ou de convention dans *pāctum* : convention, contrat, manière (= *modus*) ; *pāctiō* : convention, accord ; *paciscī* : faire un pacte, payer (la gloire au prix de sa vie ; des emplois de ce genre ont donné le fr. *payer*) ; *pāx*, g. *pācis* : paix, accord ; *pācāre* : pacifier. Le lien de ces concepts avec « l'un et l'autre » (un accord suppose en effet l'une et l'autre partie) est manifeste dans skr. *pakṣas* : moitié, alternative, côté ; « moitié » est identique à « partie » ; d'où l'emploi de la même racine dans tokh. A. et B. *pāk* partie, skr. *bhāgas* part, *bhajate* il partage. Un accord est un moyen terme entre deux parties.

CONCLUSION

Les vocabulaires latin, grec, sanskrit, interrogés au moyen de la méthode étymologique, nous ont montré comment l'esprit, partant de la notion première de l'unité, se crée les idées de la limite-mesure et des nuances que prennent celles-ci pour se rapprocher de la réalité. La même méthode, appliquée aux autres groupes

1. Dit d'un dieu, *pius* signifie : qui récompense les bonnes actions.

sémantiques, montrerait, avec la même clarté, comment cette catégorie de l'unité sert à construire les ensembles et les fractions ; comment les catégories de l'être et du non-être servent à former les autres concepts.

Le trait essentiel de la méthode ici appliquée est la recherche des groupes sémantiques pratiqués de façon évidente par les langues. Cela exige un changement dans l'attitude des linguistes qui font bien plus attention aux détails de la forme, et admettent parfois les changements de sens les plus arbitraires. Un changement de sens doit être expliqué, tout comme un changement de forme ; en certains cas cette explication ne peut être donnée que par l'histoire, par exemple les mots *imperātor*, *senātus*, πρεσβύτερος, *senior* ont pris, en devenant *sénat*, *prêtre*, *empereur*, *sire* ou *seigneur*, un sens que seules les circonstances historiques peuvent faire comprendre. En ces cas un mot peut sortir du groupe sémantique auquel il appartenait. Mais normalement les variations de sens des mots les laissent dans leur groupe sémantique propre.

Pour établir ces groupements des idées, il faut classer les mots de chaque langue en suivant docilement et uniquement les indications données par le vocabulaire étudié. Si l'on étudie une langue indo-européenne, on peut naturellement profiter des renseignements fournis dans les langues congénères.

La création des idées que nous avons essayé de décrire, l'esprit de chaque enfant la recommence. Aucun adulte ne peut intervenir pour faire comprendre à un enfant ce que c'est que l'unité, l'être, la négation. De plus, l'enfant n'a pas de ces notions une compréhension assez consciente, pas plus qu'il n'a d'idée nette de ses muscles. Cependant il met en œuvre et les muscles de son corps et les catégories de l'esprit avec une aisance qui bientôt est admirable. Des enfants de trois à quatre ans expriment avec exactitude dans leurs phrases les oppositions du réel, du conditionnel, du voulu, du présent, du passé sans avoir pu faire aucun apprentissage dirigé par autrui. Et cependant les adultes sont, pour la plupart, incapables de rendre compte correctement de ces oppositions.

Qui donc dirige le travail de la pensée de l'enfant ? On peut poser la même question au sujet du développement corporel. Qui donc dirige l'enfant quand il commence à mouvoir ses muscles ? quand il arrive si vite à tant de sûreté et de grâce ? La question ainsi posée pour l'individu se pose aussi pour la société. On a émis

cette hypothèse que l'esprit humain aurait commencé par un stade prélogique. L'étude attentive du vocabulaire ne révèle aucune trace de ce stade. Comme survivance de ce stade prélogique, on a prétendu (v. Caillois, *L'homme et le sacré*, p. 79) que, dans les sociétés à phratrie (les Grecs, les Latins, les Hindous ont passé par cette forme de groupement) « l'indigène ne conçoit pas l'*unité*, tout ce qui est n'existe à ses yeux que pour faire partie d'un couple ». Il serait naturel de trouver dans nos langues des survivances attestant cette incapacité. Or il est facile de constater que les mots qui signifient « un parmi deux » sont formés en partant de « un quelconque » : *al-ter* avec *al-* de *alis* ou *aliquis* ; ἕτερος < **se-* ; skr. *antaras*, etc., v. ci-dessus. De plus tous les mots qui signifient « deux » sont formés de deux consonnes, tandis que pour « un » une seule consonne suffit ; dans le système latin de la graphie des nombres, 2 s'écrit II (voir mon *Dict. étym. gr. et lat.*).

On propose parfois d'admettre que c'est la vie en société, la conscience sociale qui aurait fait passer de cet état imaginaire à la pensée logique. Mais rien ne vient, dans les catégories de la pensée, confirmer cette hypothèse. La société humaine a changé et a pris bien des formes successivement. Quand la cause change, l'effet change aussi. Or, dans les conceptions fondamentales de l'intelligence, nous ne constatons aucune trace de changement. Les catégories de l'unité, de l'être, du non-être sont pour nous exactement ce qu'elles sont dans toute société humaine actuelle et ce qu'elles ont été dans tous les temps. Si les documents littéraires hittites, védiques, vieil-égyptiens, assyriens, chinois contenaient des notions premières autres que les nôtres, ils nous seraient tout à fait incompréhensibles chaque fois que ces notions ou des idées dérivées de celles-ci interviendraient. S'il y a des différences dans leurs conceptions et les nôtres, elles viennent seulement de ce que des formations différentes, mais partant toujours de la même origine, ont été conditionnées par une expérience ou des intérêts différents ; c'est ici seulement que l'influence sociale se manifeste. Jamais les idées les plus riches ou les plus originales des poètes, des savants, des grands hommes de la vie morale ou religieuse n'ont ajouté une notion irréductible nouvelle à celles que l'enfant met en œuvre spontanément. Et cependant l'hypothèse d'une pensée qui disposerait de catégories autres et plus efficaces que les nôtres n'a rien d'absurde. N'y a-t-il pas des animaux dont les sens perçoivent mieux et d'autres choses que nous ?

C'est donc toujours de catégories vastes et vagues que part l'intelligence subconsciente pour préciser nos idées en vue d'atteindre et de comprendre la réalité, en vue de réaliser notre tendance vers les valeurs idéales de la vérité, du bien, de la justice, de la beauté. Mais nos constructions n'atteignent jamais leur but ; nos théories ont toujours des inexactitudes et des lacunes ; elles doivent être révisées toujours et sans cesse ; surtout il serait absurde qu'elles nous empêchent de voir la réalité. Il faut se méfier de toute théorie. Nos idées ne valent que ce que valent notre nature humaine et nos efforts pour observer la réalité ; or la réalité est pure singularité, tandis que nos idées sont essentiellement générales. C'est ce que nous ressentons nettement, quand nous essayons de faire comprendre à d'autres nos émotions, nos douleurs, surtout nos douleurs corporelles qui sont essentiellement singulières.

L'étude étymologique du vocabulaire nous montre donc non seulement la formation des idées, mais leur valeur. La pensée se révèle à nous dans la poésie, dans la science, dans la philosophie, dans la religion, mais c'est le langage qui, étant l'aspect objectif de la pensée, en est la révélation directe. Nul ne connaît bien la pensée, si ce n'est le Verbe et celui à qui le Verbe l'a révélée.

A. JURET.

Nice (Strasbourg).